



**Anabases**

Traditions et réceptions de l'Antiquité

**8 | 2008**

**Varia**

---

## Polémique autour d'un papyrus

Germaine Aujac

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/anabases/222>

DOI : 10.4000/anabases.222

ISSN : 2256-9421

### Éditeur

E.R.A.S.M.E.

### Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2008

Pagination : 225-229

ISSN : 1774-4296

### Référence électronique

Germaine Aujac, « Polémique autour d'un papyrus », *Anabases* [En ligne], 8 | 2008, mis en ligne le 01 juillet 2011, consulté le 20 octobre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/anabases/222> ; DOI : 10.4000/anabases.222

---

## Polémique autour d'un papyrus

GERMAINE AUJAC

---

Luciano CANFORA, *The True History of the So-called Artemidorus Papyrus*, Bari, ed. di Pagina, 2007, 199 p., 16 euros / ISBN 978-88-7470-044-8.

Luciano CANFORA, *Il papiro di Artemidoro*, Roma-Bari, ed. Laterza, 2008, 523 p., 28 euros / ISBN 978-88-420-8521-8.

EN 1998, la très sérieuse revue *Archiv für Papyrusforschung* annonçait au public érudit la découverte d'un papyrus présenté comme un précieux reste de la *Géographie* perdue d'Artémidore d'Éphèse (fl. 104-100 B.C.). Artémidore fut un grand voyageur et un fin diplomate : pour sa mission à Rome couronnée de succès, Éphèse érigea en son honneur dans le temple une statue d'or. Il fut aussi l'auteur de *Geographoumena* en onze livres que l'on ne connaît que par une tradition indirecte relativement importante.

Le document en question avait été retrouvé en 1990 dans un amas de vieux papyrus recyclés à la fin du 1<sup>er</sup> siècle (ils seraient donc peu éloignés dans le temps d'Artémidore) pour fabriquer un sarcophage de momie. Le recto de ce papyrus était occupé par deux séries de deux colonnes écrites en grec. Entre les deux, un schéma assez vague, pourvu de toponymes, représenterait l'esquisse d'une carte de la Bétique, la colonne IV étant censée reproduire le début du livre II d'Artémidore, consacré à l'Espagne. Au verso, quelque 42 animaux, réels ou fantastiques, sont identifiés par leur nom écrit en grec. Ce papyrus, acquis par la Compagnie San Paolo de Turin, a été présenté au public en grande pompe, lors d'une exposition qui s'est tenue de février à mai 2006, à Turin ; il doit être exposé également à Berlin et à Londres.

Précisons que les deux premières colonnes, qui sont précédées de deux têtes humaines assez endommagées, contiennent une introduction dithyrambique qui fait de la géographie un équivalent de la « divine philosophie ». Chargé d'un « poids digne d'Atlas », le géographe invoque « les Muses » qui l'aideront à décrire le monde connu. Quant aux colonnes IV et V (la colonne III étant occupée par le schéma déjà cité), elles sont très proches du fragment 21 répertorié par R. Stiehle (*Der Geograph Artemidoros von Ephesos*, in « Philologus », 11, 1856) comme provenant

du livre II. D'où le fol espoir des « inventeurs » d'avoir retrouvé une petite partie du texte même de la *Géographie* d'Artémidore, illustré d'une carte.

Une si belle découverte, si savamment orchestrée, n'a pas manqué d'éveiller la suspicion des spécialistes. Les quotidiens italiens, les revues savantes, se sont fait l'écho de ces querelles. Les deux ouvrages que vient de publier Luciano Canfora, le chef de file des contestataires, font le point sur cette controverse : ils présentent avec grande érudition les arguments menant à la conclusion que ce papyrus est un faux.

Dans la *True History* (p. 3-30), L.C. fait l'inventaire de tous les auteurs qui ont évoqué ou cité le traité d'Artémidore qui bénéficia dès sa parution d'une grande notoriété : Poseidonios (135-51 B.C.), Diodore de Sicile (fl. 35 B.C.), Strabon (c. 63 B.C.-24 A.D.) y font fréquemment référence pour s'en inspirer ou le discuter. Marcianus d'Héraclée, au V<sup>e</sup> siècle, en rédigea un épitomé qui circula comme étant d'Artémidore lui-même ; dans la Byzance médiévale, l'œuvre d'Artémidore avait disparu au profit de l'épitomé.

Dans le second chapitre (p. 31-51), Rosa Otranto présente des observations sur le « nouvel Artémidore » et sur l'histoire racontée dans *Le tre vite del Papiro di Artemidoro*, l'article que C. Gallazzi et S. Settis avaient rédigé pour le catalogue de l'exposition. Un examen circonstancié du document, de son origine, des procédures de restauration, permet à R.O. de conclure que ce papyrus pose trop de questions pour qu'on puisse accorder grand crédit à « l'histoire » de ses trois vies.

L.C. se livre ensuite (p. 59-91) à une analyse serrée du fr. 21 Stiehle, qui offre tant de ressemblance avec le texte contenu dans la colonne IV du papyrus. Or ce fragment 21 survit seulement dans le chap. 23 du *De administrando Imperio* rédigé par Constantin Porphyrogénète (mort vers 959) pour son fils, sans intention de publication : le *De administrando imperio* fut pourtant copié entre 1059 et 1086 et conservé dans le *Paris. gr.* 2009. Quant au fragment portant sur l'Espagne, mis sur le compte de Marcianus d'Héraclée, il fut par la suite incorporé dans l'abrégé des *Ethnica* de Stéphane de Byzance (fl. 540-573) à l'article « Iberia ». Inclus dans divers recueils de *Geographi Graeci Minores*, il fut profondément modifié par les éditeurs successifs, et notamment par A. Meineke dans son édition, publiée en 1849, des *Ethnica*. Aussi L.C. propose-t-il, sur les bases du seul *Paris. gr.* 2009, une édition nouvelle de ce fragment, sensiblement différente de celle publiée par Stiehle. La reconstitution du long cheminement qui a valu à ces quelques lignes tant de transformations successives paraît particulièrement convaincante.

Aussi la conclusion s'impose-t-elle (p. 93-126) : le texte présenté par le papyrus ne saurait remonter à Artémidore en personne. Le fragment que nous connaissons comme le fr. 21 a probablement pour origine l'épitomé des *Geographoumena* fait au V<sup>e</sup> siècle par Marcianus d'Héraclée. Ce passage portant sur l'Espagne aurait intéressé l'empereur Constantin qui, vers 950, tentait d'établir des relations diplomatiques avec le califat de Cordoue ; comme il était en train de rédiger ses recommandations à l'intention de son fils, il l'aurait copié en marge de son manuscrit qui devait rester confidentiel. Quand, au siècle suivant, on voulut recopier ces conseils en vue d'une bonne administration de l'empire, on inséra tout simplement la note marginale dans le corps du texte. De là, elle passa dans d'autres recueils, créant la confusion que l'on sait. Ce long raisonnement, qui tient presque du roman policier, mérite d'être lu avec grande attention.

Même sujet, et même conclusion dans le gros livre publié en 2008 par Luciano Canfora, *Il papiro di Artemidoro*, qui tente une identification du faussaire. Les arguments, encore plus développés, et dont certains sont exposés par de savants collègues, plaident en faveur de la thèse

que le soi-disant papyrus d'Artémidore est un faux ; l'auteur en serait, selon une assez grande probabilité, le grec Constantin Simonidis, peintre, papyrologue et faussaire reconnu, actif dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle.

En manière d'introduction (p. 5-66), L. Canfora fait l'historique du « fantôme » d'Artémidore. La première partie (p. 69-155) présente divers points de vue sur Artémidore d'Éphèse et son œuvre : l'histoire du texte, par L.C. ; la structure et le style des *Geographoumena*, par Claudio Schiano ; des remarques sur l'emploi par les anciens du terme *geographia*, par Stefano Micunco. Elle se termine par une « pré-édition » du texte contenu dans le papyrus : traduction en italien du préambule occupant les colonnes I et II ; texte grec des colonnes IV et V (p. 145-155).

La seconde partie (p. 158-217) porte sur le « nouveau papyrus ». Après une série d'observations d'ordre « bibliologique » proposées par Rosa Otranto, c'est au tour des figures d'animaux dessinées au verso du papyrus d'être analysées par Stefano Micunco : les légendes en particulier qui accompagnent ces figures posent souvent des problèmes de texte et de cohérence ; pourrait-on y voir une allusion aux constellations du ciel nocturne ? Quant aux deux têtes d'homme qui précèdent la partie écrite, ne seraient-elles pas l'évocation de deux philosophes grecs, Héraclite d'Éphèse (fl. c. 500 B.C.) et Démocrite d'Abdère (c. 460-370 B.C.), souvent associés dans les textes anciens et dans les représentations modernes ? Le tableau fait par Bramante en 1477 et reproduit p. 210 plaiderait en faveur de cette thèse.

La troisième partie (p. 220-280) montre pourquoi ce papyrus ne peut contenir un fragment authentique de la *Géographie* d'Artémidore. L'analyse des diverses vies du fr. 21 (Stiehle), la constatation que, sur la Lusitanie, on y lit le contraire de ce que Strabon exprimait sur ce pays en s'inspirant d'Artémidore, font partie des arguments déjà connus, mais ils sont exploités ici avec une maîtrise et une volubilité bien faites pour entraîner l'adhésion du lecteur.

La quatrième partie (p. 281-316) présente la « clef » de la falsification. Le texte des colonnes I et II paraît avoir été inspiré par Strabon qui, dès les premières lignes de son ouvrage, fait de la géographie une partie de la philosophie ; divers rapprochements suggèrent que le « falsificateur » connaissait fort bien la *Géographie* de Strabon. C'est pourtant la colonne IV qui donnerait la véritable clef de la falsification : avec une implacable logique, L.C. accumule les preuves, impossibles à résumer, mais qu'il faut lire et méditer à loisir ; le texte sur l'Espagne reproduit sur le papyrus aurait été fortement influencé par l'édition des *Ethnica* de Stéphane de Byzance, procurée par A. Meineke et publiée en 1849.

À son tour Luciano Bossina souligne dans la cinquième partie (p. 317-420) que le texte présenté dans le papyrus est très influencé par Byzance, ce que prouvent à ses yeux le vocabulaire et les notions exprimées dans le préambule. La comparaison avec nombre de textes tardifs va dans le même sens. On sait que le début du XIX<sup>e</sup> siècle est marqué par la lutte des Grecs pour leur liberté ; mais depuis quelque temps déjà on assistait à la renaissance d'un patriotisme exacerbé, où la géographie tenait une grande place. Nicéphore Theotokis, archevêque d'Astrakhan, publiait en grec, en 1804, des *Éléments de géographie* dont un moine fait l'éloge en des termes qui rappellent ceux des colonnes I et II du papyrus ; aussi L.B. préfère-t-il voir dans l'Artémidore du papyrus un « néo-grec » plutôt qu'un « byzantin » (p. 392) ; le parcours de Niccolo Kephala, né à Zacynthe en 1763, qui fut tout à la fois patriote, géographe et faussaire, illustre parfaitement le contexte culturel d'une époque troublée, éminemment favorable aux audacieux.

Restait donc à identifier le présumé faussaire à qui l'on devrait ce fragment de papyrus. Luciano Canfora reprend la plume pour décrire, dans la sixième partie (p. 421-461) qui est aussi

la dernière, le profil de l'auteur de ce faux, qui a toutes chances d'être Constantin Simonidis. Né en 1824 dans l'île de Simi et mort à la fin du siècle, ce Grec, dont un oncle dirigeait l'un des monastères du mont Athos, fut un auteur prolifique et un grand voyageur. On lui doit notamment une *Géographie de Céphallonie*, un faux *Périple d'Hannon*, et nombre d'autres écrits. Une lettre d'un de ses amis (p. 425 sq.), très édifiante, nous renseigne sur ses méthodes de travail, fort peu orthodoxes. Au cours de l'un de ses séjours à Paris, Simonidis, qui ne manquait pas de relations, avait offert à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres quelques-unes de ses œuvres. Luciano Bossina, au chapitre XX, pose alors la question : « Simonidis sera-t-il Artémidore ? » ; il remarque que Simonidis et « Artémidore » ont les mêmes auteurs favoris : Strabon, Étienne de Byzance, et surtout Eustathe de Thessalonique, et qu'ils utilisent des expressions similaires. Au chapitre suivant, L.C. présente le « profil » de l'auteur du papyrus : il connaît le grec tardif et byzantin et, sans tenir compte de l'anachronisme de faire parler un Grec de l'Éphèse « du temps de Mithridate dans la langue d'Eusèbe de Césarée » (p. 441), il emprunte quelques-unes de ses idées à Strabon mais en les formulant différemment ; ce serait le même Simonidis (il avait suivi à Paris des cours à l'École des Beaux-Arts) qui aurait dessiné au verso les figures des animaux, ainsi que, au recto, les deux têtes humaines ; une telle juxtaposition d'éléments disparates serait bien le signe que l'on a ici affaire à un faussaire.

En 1837, rappelle L.C. au chap. XXII, la Bibliothèque Royale de Paris fit l'acquisition du manuscrit *Suppl. grec* 443, copié au XIII<sup>e</sup> siècle, contenant des géographes mineurs, dont Marcien d'Héraclée. Ce fut le point de départ d'une recrudescence d'intérêt pour la géographie historique, et l'on commença à entretenir l'espoir qu'il pouvait exister quelque part des textes non encore découverts. Or, quelque temps après, le précieux manuscrit copié au XIV<sup>e</sup> siècle et conservé au mont Athos, le *Vatopedi* 655, qui comprenait, outre les *Géographies* de Ptolémée et de Strabon, quelques géographes mineurs, a été dépecé par deux Grecs peu scrupuleux, Minoïde Mynas et Constantin Simonidis. Le premier, arrivé au mont Athos en 1841, soustrait quelques folios qui, à sa mort, seront confiés à la Bibliothèque devenue impériale (actuellement *Suppl. grec* 443 A) ; on y trouve un morceau de la *Chrestomathie* de Strabon, le *De ventis* attribué à Aristote, etc. Quant à Simonidis, qui séjourna au mont Athos (déjà visité en 1839 et 1847) pendant plus d'une année en 1851/2, non seulement il y acquit une grande expérience des écritures grecques et une grande capacité à les imiter, mais il ne se priva pas de voler 21 folios du fameux *Vatopedi* 655, qu'il s'empressa de vendre en 1853 au British Museum : c'est aujourd'hui l'*Additional* 19 391. Il comprend non seulement le livre VII et le début du livre VIII de la *Géographie* de Ptolémée, avec trois cartes, le monde connu, les Îles Britanniques, l'Espagne, mais aussi Agathémère, le *Périple du Pont-Euxin* du Ps. Arrien, le *Périple d'Hannon* et le début de la *Chrestomathie* de Strabon. Simonidis visita ensuite l'Égypte, l'Algérie, les Canaries ; il mit alors le cap sur Liverpool, Londres et Paris, proposant en vain aux amateurs des manuscrits de Démétrios de Magnésie, trop visiblement faux pour être achetés. Dans la mesure où « son chef-d'œuvre géographique fut le *Périple d'Hannon* (1864) », l'*Additional* lui fournissait une excellente rampe de lancement pour le (faux) papyrus porteur du fameux *Périple*. Il lui servit probablement aussi à fabriquer un autre papyrus présentant un périple plus réduit, le long de l'Espagne, illustré d'une carte, avec une manière d'introduction sur géographie et philosophie, le tout structuré à la manière du faux papyrus du *Périple d'Hannon* (p. 456).

L'inventaire (par Livia Capponi qui est allée sur place à Liverpool) des papyrus de Simonidis appartenant à la collection « Joseph Mayer » est édifiant. La trentaine de fragments de papyrus, écrits par Simonidis vers 1860, et puis dûment retrouvés, identifiés et transcrits par le

même Simonidis pour son patron et ami, réunissait une collection de « découvertes » sensationnelles : les premiers chapitres de la Genèse, l'évangile de Mathieu, le Périple d'Hannon, etc. Cette collection, présentée par Simonidis à Mayer, fut examinée par une commission de spécialistes lors des séances de la Royal Literary Society les 9 et 10 janvier 1863. Le rapport officiel, publié le 11 février suivant, établissait que les « papyri Mayer » étaient des faux. En 1867, Mayer fit don d'une partie de sa collection (dont les papyri de Simonidis) au Musée de Liverpool, et la ville lui érigea une statue, grandeur nature. « La visite au Musée de Liverpool a confirmé l'idée que Simonidis disposait de grandes quantités de papyrus, dont il pouvait changer l'écriture originale pour réécrire des textes grecs de son invention » (p. 460).

Ce bref compte rendu du contenu de ces deux ouvrages est bien incapable de faire pleinement justice à la complexité de l'argumentation, à la variété des points de vue, à la force des raisonnements qui rendent fort vraisemblable la thèse soutenue. Que ce papyrus ne soit pas un authentique fragment de la *Géographie* d'Artémidore ne semble pas pouvoir être véritablement contesté. Mais il y a plus : la personnalité de ce falsificateur que fut Constantin Simonidis, le succès de pratiques si peu orthodoxes, couramment utilisées durant ce XIX<sup>e</sup> siècle qui vit la Grèce reconnue comme État indépendant, après la longue période de sujétion à l'Empire Ottoman, montrent tout à la fois le patriotisme exacerbé des intellectuels grecs, l'intérêt des Européens pour cette nation, son histoire, sa littérature, mais aussi les dérives que cet enthousiasme pour le glorieux passé risquait de susciter. Bref, c'est tout un pan d'histoire moderne, assez peu connu, ou du moins peut-être oublié, que dévoilent ces ouvrages dus à l'énergie vigilante de Luciano Canfora, soucieux, avec ses collègues et amis, de démasquer les impostures dont ne sont pas exemptes, hier comme aujourd'hui, les études classiques.

Germaine AUJAC

---

*Université de Toulouse II – Le Mirail*

*aujac.germaine@wanadoo.fr*